

## Vu du XVII<sup>e</sup> siècle : littérature, religion, spiritualité

Bernard Beugnot

Volume 31, Number 2, Fall 1995

Georges-André Vachon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035978ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035978ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Beugnot, B. (1995). Vu du XVII<sup>e</sup> siècle : littérature, religion, spiritualité. *Études françaises*, 31(2), 53–61. <https://doi.org/10.7202/035978ar>

# Vu du XVII<sup>e</sup> siècle : littérature, religion, spiritualité

BERNARD BEUGNOT

C'était, il y a deux ans peut-être, par une de ces fins d'après-midi hivernales où les ombres professorales se croisent, un peu moroses et lasses, entre fin de cours et poudrerie, G.-A. Vachon m'arrête et, d'une voix encore portée par l'enthousiasme d'une lecture toute fraîche, me demande à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Mino Bergamo ? » Je dus confesser mon ignorance et répondre par la négative. G.-A. Vachon, qui masquait avec élégance son savoir, préférant le visage de l'honnête homme à celui de l'érudit, toujours menacé de pédanterie, avait pensé au livre de lente gestation qu'enfin je menais à son terme et qui attend aujourd'hui, comme disait Boileau, « le jour de l'impression » : *Loin du monde et du bruit. Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle*, (Paris, PUF, Collection « Perspectives littéraires »). « Avez-vous lu Mino Bergamo ? » La question justifie en écho et en hommage un regard rétrospectif, libre flânerie et florilège plutôt que palmarès, sur un champ de fouilles particulièrement actif, la spiritualité classique, codicille également au livre qui, sans doute, faute à la fois de place et de compétence, n'a pas accordé à la retraite religieuse la place qu'elle méritait.

Version française d'une étude d'abord publiée à Bologne sous le titre d'*Anatomai dell'anima. Da François de Sales a Fénelon*, l'ouvrage de Mino Bergamo, lecteur attentif des spirituels français, *La Science des saints. Le discours mystique au XVII<sup>e</sup> siècle en France*, Grenoble, 1992, pose au départ ce diagnostic : « L'un des aspects les plus intéressants [...] de la culture européenne

du XVII<sup>e</sup> siècle est assurément le prodigieux essor que prend à cette époque la spiritualité française.» Il entre dans cet univers par une minutieuse analyse des pratiques scripturales, migrations et métamorphoses d'un énoncé emprunté à la tradition ou expansion et portée de la métaphore spatiale chez le jésuite Jean-Joseph Surin. L'héritage des travaux menés par J. Orcibal, Michel de Certeau ou Jacques Le Brun substitue à la vieille histoire des idées ou des systèmes l'analyse textuelle au carrefour de la culture, de l'imaginaire et de la parole; ces mêmes perspectives et problématiques inspirent parallèlement les lectures les plus neuves de la poésie moderne (*Espace et poésie : Poésie et altérité*, Michel Collot et J.-P. Mathieu, Presses de l'École normale supérieure, 1987 et 1990).

Le temps n'est plus en effet où le XVII<sup>e</sup> siècle religieux se réduisait à l'« humanisme dévôt » cher à l'abbé Brémond, à l'éclat du catholicisme d'État et à ses marges hétérodoxes, jansénisme et protestantisme, sanctionnées par la destruction de Port-Royal et la révocation de l'édit de Nantes. Le territoire du religieux qui n'exclut pas les libertinages divers jadis explorés par René Pintard, s'est révélé d'une grande diversité et son cadastrage a, au-delà de l'enrichissement documentaire, retenti sur la pratique historique et sur la lecture des textes « littéraires ». Un signe de cette effervescence de recherches serait l'ouverture des premiers bilans; le religieux n'échappe pas à la mode des dictionnaires et tentatives de synthèse par quoi notre époque s'assimile à une nouvelle Renaissance dans son effort pour maîtriser un savoir proliférant. Par exemple, le tome II de l'*Histoire de la France religieuse* (sous la direction de J. Le Goff et René Rémond, Paris, Seuil, 1988) vise un public plus large que les synthèses accompagnées de références exhaustives du dictionnaire publié à Bâle sous la direction de F. Überweg (*Grundriss der Geschichte der Philosophie*, le volume consacré au XVII<sup>e</sup> siècle sous la responsabilité de Jean-Pierre Schobinger) avec de très précieuses et indispensables notices sur des critiques (Isaac de la Peyrère, R. Simon), des philosophes (P. Bayle), des mystiques (Antoinette Bourginon, Pierre Poiret), tandis que les articles substantiels et précis du *Dictionnaire de spiritualité, d'ascétique et de mystique* (Paris, Le Cerf), entrepris de longue date, situe le XVII<sup>e</sup> siècle dans une large perspective historique (*Lectio divina* et lecture spirituelle, 1976; Solitude, 1989). Religion, spiritualité, littérature, au croisement de ces trois champs prennent place aussi bien dans les colloques récents que prochains: « La pensée religieuse dans la littérature et la civilisation du XVII<sup>e</sup> siècle » Bamberg, 1983 (Biblio 17, 1984); « Le monde » (août-sept. 1990), rencontre du Groupe d'histoire religieuse; « La liberté de conscience (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup>) », Mulhouse et Bâle, 1989;

« François de Sales » (Université de Metz, 1993) ; « Le Christ entre orthodoxie et Lumières » (Université de Genève, 1993) ; « Madame Guyon (1648-1717) » (Thonon-les-Bains, septembre 1995) ; « Religion et politique : les avatars de l'augustinisme » (Saint-Étienne, Institut Claude Longeon, octobre 1995).

De grandes entreprises éditoriales (Pascal par Jean Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 4 volumes parus, 1964-1992 ; Fénelon dans la Bibliothèque de la Pléiade par Jacques Le Brun, tome I, 1983 ; tome II sous presse) représentent des contributions neuves à l'histoire des individus comme de leur milieu et restituent les itinéraires spirituels à leurs méandres. Exploités, les fonds d'archives européens livrent des correspondances qui révèlent la vie spirituelle dans son frémissement, l'ancrent dans la société et dans l'actualité politique. Jean Orcibal, puis J. Le Brun, ont édité celle de Fénelon ; celle de l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de La Trappe, l'a été par A.-J. Krailsheimer qui fut aussi son biographe.

Pas d'analyse du texte sans l'inventaire de la tradition, de sa diffusion, de ses interprétations. Tandis que Bernard Chedozeau se concentre sur les aspects liturgiques (*L'Église tridentine et les traductions bibliques et liturgiques*, Paris, 1990), l'ouvrage collectif dirigé par J. R. Armogathe (*Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989 ; tome 6 d'un panorama historique global) propose une géographie plus ambitieuse : histoire de l'exégèse (Richard Simon, dom Calmet, Ellis Dupin), éditions et traductions, iconographie, rôle de la Bible dans l'esthétique littéraire, place enfin qu'elle occupe chez Milton et François de Sales, Hobbes et Pascal, Racine, Malebranche ou Newton, même chez les libertins. Plus récemment, un stimulant colloque tenu à Lyon, « Les Pères de l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle » (sous la direction de Bernard Meunier et Emmanuel Bury, Paris, Cerf, 1993) apportait sur cette « littérature du christianisme » (J. Mesnard) un ensemble d'informations et d'éclairages neufs : héritage du XVI<sup>e</sup> siècle, entreprises éditoriales et figures d'éditeurs, réception et usages, ajoutant une précieuse chronologie et la bibliographie la plus exhaustive à ce jour.

On écrit aussi ou on réécrit l'histoire des institutions ecclésiastiques, des ordres religieux, des sociétés laïques qui se situent dans leur orbite (Alain Tallon, *La Compagnie du Saint-Sacrement*, Paris, 1990). Cependant, institutions et pensée spirituelle cohabitent sans nécessairement se recouvrir ; l'enquête exemplaire de L. Kolakowski (*Chrétiens sans Église : la conscience religieuse et le lien confessionnel au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1969) qui embrasse l'Europe, et rencontre aussi la tradition mystique, Bérulle, Surin ou le quiétisme, dissocie foi et confession, conscience et institution dont les rapports sont souvent

confluctuels ou distants. Ici, les vastes synthèses (*Dictionnaire historique de la Papauté*, sous la direction de Philippe Levillain, Paris, Fayard, 1994) voisinent avec l'histoire politique (Pierre Blet, *Le Clergé de France, Louis XIV et le Saint-Siège*, Cité du Vatican, 1989) et avec les monographies sur l'Oratoire dont le fondateur fut le célèbre Pierre de Bérulle (René Bourreau, Paris, Du Cerf) ou sur les *Abbayes, prieurés et monastères de l'ordre de Prémontré en France*. (*Dictionnaire historique et bibliographique*, par Bernard Abdura, Nancy, 1993). Les études féminines participent à cette vogue (Reynes, Geneviève, *Couvents de femmes. La vie des religieuses contemplatives dans la France des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1987; Bugnion-Secretan, *La Mère Angélique Arnauld (1591-1661)*, Du Cerf, 1991; Elisabeth Rapley, *The Devotes, Women and Church in XVIIth Century France*, Montreal, McGill-Queen's UP, 1992), tandis que Jacques Le Brun, dans son séminaire à l'École pratique des hautes études, et dans ses publications, scrute, d'un point de vue spirituel, littéraire, voire médical, les biographies des religieuses.

Tous ces travaux contribuent à situer la littérature dans le contexte ecclésial, social, politique et spirituel de la pensée religieuse, mais il revient plus spécifiquement aux recherches sur le protestantisme, sur le jansénisme et l'augustinisme, et les textes qu'ils inspirent, d'avoir eu sur notre perception et notre lecture de la littérature classique des incidences décisives.

Le protestantisme français est aujourd'hui mieux connu grâce au réseau des correspondances érudites (d'André Rivet et de Claude Sarrau, de Saumaise, de Basnage de Beauval) éditées par les soins attentifs de Hans Bots et de Pierre Leroy, contributions de premier ordre à l'histoire sociale et à celle de la *respublica literaria* européenne; Saumur, Charenton émergent comme foyers d'intense réflexion spirituelle, de débats théologiques, où s'affrontent, parfois avec la vivacité propre aux querelles, une multiplicité de tendances. Comment ne pas mentionner le nom d'Élisabeth Labrousse qui a tant contribué à la connaissance de ces milieux huguenots, du Refuge, en particulier à la fin du siècle autour de Pierre Bayle? La *Voltaire Foundation* publie justement un recueil de ses travaux et un volume de mélanges, bouquet mérité par une œuvre marquante. En 1985, un colloque s'est penché sur les aspects politiques et spirituels de la révocation de l'édit de Nantes à l'occasion de son tricentenaire (Société d'histoire du protestantisme français, sous la direction de Laurent Theis et Roger Zuber), et les travaux de Maria-Cristina Pitassi à Genève éclairent les évolutions qui marquent la fin du siècle, déclin de la christologie, montée de l'apologétique, émergence d'un néo-protestantisme. Dès 1967, un numéro de *Dix-septième siècle* ouvrait la voie en se consacrant aux « Protestants en France au

XVII<sup>e</sup> siècle ». Plus récemment, la somme de François Laplanche (*L'Écriture, le sacré et l'histoire : érudits et politiques protestants devant la Bible*, Holland UP, 1986) s'impose comme indispensable sur la naissance de l'exégèse à l'ombre de la Réforme et de l'humanisme et jusqu'à l'époque de Pierre Bayle, sur les oppositions entre protestants du Nord et du Sud, sur le rôle de l'École de Saumur et du consistoire de Charenton; des figures émergent : Louis Cappel (1585-1658), Moïse Amyraut (1596-1654), Tanneguy-Lefèvre (1615-1672), le pasteur Jean Claude (1619-1687). Le statut minoritaire des protestants les conduit à élaborer une doctrine de la tolérance civile dont se souviendra le XVIII<sup>e</sup> siècle, point d'aboutissement d'une vaste mutation intellectuelle qui s'opère dans l'époque antérieure :

« Passage de la poésie à la philosophie, du mythe au concept, de la fable à l'histoire [...]. S'entrechoquent une rationalité qui étend ses conquêtes à tous les domaines, le texte, la nature, l'économie, la politique et une religion qui se rattachant à des événements qu'elle tient pour historiques, refuse de se laisser démythologiser jusqu'au bout. »

Il revient encore à la revue *Dix-septième siècle* d'avoir sanctionné ces moments déterminants de la recherche. Le numéro de 1991, « Aspects de la spiritualité en France », apportait sa pierre à un édifice déjà fondé, évoquant les figures de François de Sales, La Ceppède, Bérulle; celui de 1982, « Le siècle de saint Augustin », expression empruntée à Jean Dagens, entée sur les travaux de Jean Lafond (*Littérature et augustinisme. La Rochefoucauld*, Paris, Klincksieck, 1977) et de Philippe Sellier, qui avaient décelé les stigmates de la vision augustinienne sur tout un pan de la littérature classique, avait encore une portée programmatique. L'histoire politique et intellectuelle mouvementée du jansénisme (Françoise Hildesheimer, *Le Jansénisme en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, 1992), avec une substantielle bibliographie) attachera moins le littéraire que des formes de sensibilité, des tours de pensée qui sont sources d'inspiration. D'un intérêt ancien pour l'édition, la traduction et la diffusion des écrits augustinien, on passe désormais à l'influence d'un genre comme les *Confessions*, aux marques implicites, discrètes, médiatisées qu'ils laissent sur le théâtre de Racine, sur des récits comme les *Lettres de la religieuse portugaise* (1669) où le regard introspectif que Marianne, la religieuse abandonnée, jette sur son expérience passionnelle paraphrase le *amare amabam* des *Confessions*, ou sur *La Princesse de Clèves* (1678), qualifiée de magnifique vanité littéraire. La substantielle préface de Philippe Sellier à la réédition de sa thèse de 1970 (*Pascal et la Bible*, Paris, A Michel, « Évolution de l'humanité »,

1995) expose avec netteté ces apports. Ainsi des œuvres de nature apparemment toute profane et destinées au public mondain qui en constitue le premier lectorat se découvrent des profondeurs insoupçonnées, de l'ordre de la coloration ou de la suggestion, « humus » (Sellier) augustinien plus que système, comme tant de natures mortes (N. Schneider, *Les Natures mortes. Réalité et symbolique des choses*, Taschen, 1990) qui reproduisent et célèbrent la beauté des objets du monde tout en les marquant des signes de la vanité, tant de paysages et de portraits habités de signes spirituels.

L'iconographie en effet n'échappe pas à cette vogue qui tient moins de la mode que de la prise de conscience. On savait depuis longtemps que les sujets religieux occupaient dans l'art classique — peinture, gravure, sculpture — une place prépondérante; l'inventaire du fonds français des estampes en administre la preuve à chaque page. Mais ce constat général se précise et se particularise: l'exposition Georges de La Tour (Tuileries, 1972) n'a pas seulement révélé l'étendue d'une œuvre longtemps oubliée, elle a montré ce que ses grandes figures du silence méditatif, produites à l'ombre du Caravage, doivent à la spiritualité franciscaine. En 1990, à Caen, puis à Paris, les vanités dans la peinture au XVII<sup>e</sup> siècle illustraient l'étendue européenne de ces représentations de l'éphémère, appels muets à la contemplation intérieure. L'œuvre de Poussin dont sont connues les sources antiques, prête particulièrement, en ce quatrième centenaire de sa naissance, à d'autres considérations: « ce peintre est de ceux qui ne se contentent pas des apparences du monde, et cherchent à faire surgir d'elles une dimension spirituelle, mais parce qu'ils ne la trouvent pas dans les mystères d'une foi qui leur est devenue étrangère », (J. Thuillier, « Poussin et Dieu », *N. Poussin*, Réunion des musées nationaux, 1994).

Ces fécondes décennies signent donc la fin de toute représentation dualiste qui séparerait un versant profane et un versant religieux; glissements et surimpressions de l'un à l'autre circonscrivent un espace ambigu, plus complexe et plus riche. En ce XVII<sup>e</sup> siècle, l'accès restreint à la culture livresque et savante limitait les cloisonnements sans nier les spécificités: le théoricien de la peinture parle le même langage rhétorique que l'écrivain; le prédicateur et le mystique, sur d'autres assises textuelles, obéissent aux mêmes démarches mentales et aux mêmes pratiques scripturales, citation, paraphrase, variation, etc. Les deux antiquités, judéo-chrétienne et gréco-latine, souvent se rencontrent et s'épousent (*XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 131, avril-juin 1981); la *prisca theologia* est « source commune et originelle de toutes les efflorescences ultérieures de la religion, de la sagesse, de la poésie »

(Marc Fumaroli). Pères païens et Pères chrétiens pratiquent depuis l'humanisme une cohabitation dont l'inconfort ne commence que vers le milieu du siècle.

Ainsi les considérations de Jean Lafond sur « Littérature et morale » (colloque du CNRS, 1972) et celles de Jacques Le Brun sur « Expérience religieuse et expérience littéraire » (Colloque de Bramberg, 1983) se répondent et se complètent. Si la littérature entre dans l'ère du soupçon, plaisir de concupiscence, le primat du *movere* et le modèle patristique rendent au verbe toute sa force; la vision d'une nature corrompue n'interdit pas l'accès à la beauté, et la jouissance du verbe est, depuis saint Bernard, au cœur de l'expérience religieuse qui avec la *devotio moderna* se substitue à la spéculation; le texte ne transcrit pas un ailleurs, pas plus que l'image picturale ne se contente d'illustrer une croyance, il est le lieu même de cette expérience, ce qu'avait déjà mis en évidence Jean Baruzi sur saint Jean de La Croix.

Michel de Certeau a donné à ces enquêtes historiques et textuelles leur élan en leur imprimant sa marque. Ses articles (« L'histoire religieuse au XVII<sup>e</sup>. Problèmes de méthode », *Recherches de sciences religieuses*, 57, 1969; « Faire de l'histoire », *ibid.*, 58, 1970) fondent une méthode, tandis que son dernier livre, *La Fable mystique. XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Gallimard, 1982), célébré par les historiens comme un art d'écrire l'histoire (C. Jouhaud, *Dix-septième siècle*, 146, janvier-mars 1985) est aussi une admirable méditation littéraire qui appelait celle de Bergamo. Partant d'une analyse du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch, comme Foucault était parti des *Ménines* de Vélasquez, il saisit dans le discours mystique la topique qui le commande, la scène de l'énonciation, la quête de l'autre au creux d'une solitude, revenant au sens étymologique du mot *fable* (parole), pour conclure par le commentaire d'un poème de Catherine Pozzi, « ouverture à une poétique du corps », dans laquelle expérience mystique et expérience poétique, « ivres de désir », s'apparient :

« De cet esprit de dépassement séduit par une imprenable origine ou fin appelée Dieu, il semble que subsiste surtout, dans la culture contemporaine, le mouvement de partir sans cesse, comme si, de ne plus pouvoir se fonder sur la croyance en Dieu, l'expérience gardait seulement la forme et non le contenu de la mystique traditionnelle. »

Ces prises en compte de la dimension spirituelle ne représentent pas seulement, ni sans doute surtout, une contribution à l'histoire des idées religieuses; elles servent plutôt de fondement à une relecture et à une réinterprétation des



textes. Sylvie Robic, inspirée par les démarches de Louis Marin, a soutenu l'an passé une thèse sur la « Poétique de la dévotion » dans les romans de Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, montrant que sa pensée religieuse n'avait pas statut de discours importé dans la trame narrative où des personnages se feraient les porte-parole de l'auteur, mais qu'elle était à l'origine d'une technique spécifique de persuasion, qu'elle fondait la mise en scène du discours romanesque.

On s'aperçoit que le XVII<sup>e</sup> siècle, loin de se réduire à une littérature de cour, à quelques chefs-d'œuvre ou à une poussière d'écrivains de deuxième ordre qui méritaient l'oubli où ils étaient tombés, était une époque à la fois une et multiple où s'observent des changements institutionnels et politiques, intellectuels et spirituels, qui forment le berceau de notre modernité. Ainsi, le changement de vision cosmologique retentit sur les consciences et les conduit avec la réforme tridentine à une vie intérieure et personnelle plus intense. Dans cette notion centrale d'intériorité, qui ne s'affranchira jamais que partiellement de ses origines spirituelles — pensons aux travaux de Frank Bowman et de Paul Bénichou sur le romantisme —, se développent des genres comme la lettre, et prend forme une conception, une fonction de la littérature qui, de l'exploration de soi, la porte aux limites de la spiritualité; Benedetta Papisogli, attentive aux images que véhiculent les textes, a admirablement décrit ce paysage intérieur (*Il « fondo del cuore ». Figure dello spazio interiore nel Seicento francese*, Pise, 1991).

Du XVII<sup>e</sup> siècle, ce renouveau d'intérêt pour la spiritualité peut s'étendre jusqu'à la littérature contemporaine. 1992: Valéry, Malraux, Queneau, Robbe-Grillet, Duras, Yourcenar figurent au sommaire du volume 6 de la collection « Rodopi Perspectives in Modern Literature », éditée par David Bevan (*Literature and Spirituality*, 1992).

Cette courte excursion dans les jardins spirituels du classicisme rappelle que voilà trente ans, l'ouvrage fondateur de G.-A. Vachon (*Le temps et l'Espace dans l'œuvre de Paul Claudel*, Paris, Seuil, 1965) explorait un univers imaginaire par le biais de la culture biblique et sa médiation liturgique (« La liturgie n'est autre chose que la Bible vivante et actualisée », lettre à A. du Sarment); les solides ancrages historiques ne servaient que d'assises à une démarche nourrie de la « nouvelle critique » dont il demeure, estompées ou oubliées, les frémissements de surface auxquels se réduisent à distance les polémiques, l'attention portée prioritairement au texte, lieu médiateur ici de l'ordre poétique et de l'ordre spirituel. Vision chrétienne et vision mythique se heurtent chez Claudel comme les deux antiquités dans le XVII<sup>e</sup> siècle; à l'augustinisme qui avive le

sentiment de l'universelle évanescence répond chez le héros claudélien l'impossible possession de la femme ou du monde ; à la reprise de possession et la quête du repos dans l'imaginaire mythique fait écho la foi mise par nos classiques dans l'avènement du texte et le triomphe de la parole belle et de la forme. De Claudel à Surin relu par Bergamo, nul renoncement, mais plutôt une constance et une fidélité dans lesquelles une carrière, scandée de curiosités multiples et de lectures innombrables, trouve son alpha et son oméga. Initialement prétexte, voici que le paysage spirituel du XVII<sup>e</sup> siècle rencontre un itinéraire intellectuel, révélant des synchronies et des convergences inattendues.